



CLASSIQUES
GARNIER

MÉNISSIER (Thierry), « Vers une connaissance émotionnelle de la domination. Une lecture des *Origines du totalitarisme* d'Hannah Arendt », *Éthique, politique, religions*, n° 1, 2012, *Le prisme du totalitarisme*, p. 87-102

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-0882-3.p.0087](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-0882-3.p.0087)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2013. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

MÉNISSIER (Thierry), « Vers une connaissance émotionnelle de la domination. Une lecture des *Origines du totalitarisme* d'Hannah Arendt »

RÉSUMÉ – Les *Origines du totalitarisme* constituent une œuvre complexe, composite et déroutante, sur la composition de laquelle se penche cet article. Il apparaît que l'idée de totalitarisme proposée par Arendt s'inscrit moins dans le cadre d'une analyse politologique que dans celui d'une phénoménologie du pouvoir et de l'histoire, dans laquelle les émotions que l'auteur transmet au lecteur jouent un rôle important. Ainsi l'on comprend pourquoi les nombreuses critiques adressées à l'ouvrage d'Arendt à la fois sont recevables et ne ruinent pas sa valeur – laquelle repose en partie sur la tentative de constituer une “connaissance émotionnelle de la domination”.

MOTS-CLÉS – totalitarisme, phénoménologie, autorité, émotions, littérature et politique

ABSTRACT – This article focuses on *The Origins of Totalitarianism*, which constitutes a complex and disconcerting work of a composite nature. It appears that the notion of totalitarianism advanced by Arendt is less a function of politicological analysis than of a phenomenology of power and history, in which the emotions transmitted to the reader by the author play a significant role. Thus, we are able to understand why the numerous simultaneous criticisms directed towards this work by Arendt are admissible and do not undermine its value, which is derived partly from the attempt to construct an “emotional understanding of domination”.

KEYWORDS – totalitarianism, phenomenology, authority, emotions, literature and politics

VERS UNE CONNAISSANCE ÉMOTIONNELLE DE LA DOMINATION

Une lecture des *Origines du totalitarisme*
d'Hannah Arendt

Pour L. A.

« L'émotion, dans sa pureté, fait de l'intellect un instrument sensible pour reconnaître et sélectionner les faits pertinents » (Eric Voegelin, « Les origines du totalitarisme », *Review of Politics*, janvier 1953).

S'il n'a pas été inventé par Hannah Arendt, le concept de totalitarisme doit une certaine partie de sa fortune populaire à la construction théorique proposée par l'auteur des *Origines du totalitarisme*. Le substantif « totalitarisme », de même que l'adjectif « totalitaire » initialement apparu (après la qualification de la Première guerre mondiale comme « totale »), étaient âgés d'une vingtaine d'années au moment de la première édition du livre d'Arendt (1951). L'un et l'autre ont toujours constitué des lieux privilégiés pour refléter les affrontements politiques dont ils ont été contemporains. D'où certaines ambiguïtés, pour ainsi dire constitutives : avant qu'Arendt ne s'en empare, ces termes furent d'abord employés par les critiques (à la fois libéraux, chrétiens et socialistes) du fascisme avant d'être revendiqués par le Duce et les idéologues de son régime afin de désigner leur vision de l'État ; ils furent ensuite

littéralement mis en travail et investis de la difficile tâche de rassembler fascisme, nazisme et bolchévisme. Ce fut l'œuvre d'auteurs italiens tels que Luigi Sturzo (*L'Italia e il fascismo*, 1926) et Francesco Saverio Nitti (*Bolscevismo, fascismo e democrazia*, 1927), français comme Elie Halévy (*L'Ère des tyrannies*, 1938), ou de culture germanique comme Waldemar Gurian (*Bolshevism : Theory and Practice*, 1932), Franz Borkenau (*The Totalitarian Enemy*, 1940), Ernst Fraenkel (*The Dual State*, 1941) ou Franz Neumann (*Behemoth : The Structure and Practice of National Socialism, 1933-1944*)¹. Dès la fin des années 1930 et jusqu'aux années 1960, la notion de totalitarisme apparaît donc comme un des termes les plus marqués politiquement et idéologiquement qui se puissent trouver, et représente de ce fait un élément très instable du lexique de la philosophie politique – un élément dont l'emploi était et demeure extrêmement délicat. Dans ces conditions, un certain soupçon s'attache au fait que sa popularité dans le langage courant constitue peut-être l'envers de son imprécision constitutive.

Or, tout en s'attachant à nourrir un concept à la fois ancien et politiquement ou idéologiquement surchargé au moment où elle l'emploie, Arendt affirme que grâce à lui elle peut penser un type de phénomènes entièrement nouveaux. Tandis qu'il est aujourd'hui fréquemment remis en question en tant que catégorie objective et indiscutable², et alors que d'autres auteurs en ont repris le thème central pour porter plus loin la critique de la domination³, dans les pages qui suivent, nous voulons examiner la portée et la pertinence de ce concept dans l'acception que lui a donné Arendt. Auteure d'une thèse sur saint Augustin, formée à la philosophie classique dans la tradition universitaire allemande d'avant guerre, inspirée par la phénoménologie, a priori rien ne prédisposait

1 Voir pour la genèse de la notion les analyses d'Enzo Traverso, « Le totalitarisme. Jalons pour l'histoire d'un débat », in *Le Totalitarisme. Le xx^e siècle en débats*, Paris, Editions du Seuil, 2001, p. 19-45 ; et de Bernard Bruneteau dans ses deux ouvrages *Les totalitarismes*, Paris, Armand Colin, 1999, et *Le totalitarisme – Origines d'un concept, genèse d'un débat 1930-1942*, Ed. du Cerf, 2010.

2 Cf. notamment les critiques acerbes de Domenico Losurdo, « Pour une critique de la catégorie de totalitarisme », *Actuel Marx*, 2004/1 (n° 35), p. 155-147, et de Slavoj Žižek, *Vous avez dit totalitarisme ? Cinq interventions sur les (més)usages d'une notion*, trad. D. Moreau et J. Vidal, Paris, Éditions Amsterdam, 2007.

3 Voir en particulier les analyses de Giorgio Agamben dans *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, trad. M. Raiola, Paris, Editions du Seuil, 1997, III^e partie : « Le camp comme paradigme biopolitique du moderne », p. 129 sq.

Arendt à s'engager dans la voie d'une étude politologique et historique du phénomène totalitaire. Que pouvait apporter sur ce terrain l'admiratrice de Heidegger ? Et qu'est-ce qui apparaît nouveau dans une telle phénoménologie du pouvoir¹ ?

IDENTIFICATION DES ORIGINES DU TOTALITARISME

Face aux *Origines du totalitarisme*, une démarche d'identification est nécessaire, et cela d'abord à cause de la complexité du dessein poursuivi par l'auteure, sensible dès l'origine du projet. Une lettre d'Arendt à Mary Underwood datée du 14 septembre 1946 laisse entendre que le propos des *Origines du totalitarisme* traitera de « l'impérialisme florissant sous sa forme totalitaire », et dans cette première annonce l'ouvrage devait coordonner trois analyses, celle des « trois piliers de l'Enfer », identifiés à ce moment comme l'antisémitisme, l'impérialisme et le racisme². De plus, après la parution de l'ouvrage, Arendt a répondu à un de ses contradicteurs, le philosophe Eric Voegelin, qu'il s'agissait pour elle avec son livre non pas d'écrire une histoire (« comme son titre l'affirme malencontreusement »), mais de déterminer les éléments qui se sont « cristallisés sous forme de totalitarisme³ ». Ces témoignages expriment une intention qu'on pourrait qualifier de généalogique : il s'agit de déterminer les éléments anciens qui, de par leur combinaison, on produit un phénomène original ; et, ce faisant, il s'agit d'éclairer ce qui, dans le présent devenu manifeste, a joué de manière d'abord souterraine et invisible. La même idée de dévoilement de ce qui était jusqu'alors « caché » revient d'ailleurs souvent sous la plume d'Arendt⁴.

1 Les références aux *Origines du totalitarisme* sont effectuées d'après l'édition des trois volumes en un seul ouvrage, publiée (avec *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*) sous la direction de Pierre Bouretz, Paris, Gallimard, 2002.

2 Voir Élisabeth Young-Bruehl, *Hannah Arendt. Biographie*, trad. J. Roman et E. Tassin, Paris, Calmann-Lévy, 1999, p. 261 *sq.*

3 Voir Hannah Arendt, « Une réponse à Eric Voegelin », dans *Les Origines du totalitarisme*, *op. cit.*, p. 968.

4 Cf. *ibid.* : « La structure élémentaire du totalitarisme est la structure cachée du livre alors que son unité la plus apparente provient de certains concepts fondamentaux qui courent comme des fils rouges à travers l'ouvrage ».

De surcroît, et une telle remarque est intéressante quant à la nature même du concept de totalitarisme, l'ouvrage paraît avoir évolué dans son contenu ou en regard de son « matériau » à mesure de la réflexion de l'auteure : dans son projet initial, en effet, il ne traitait nullement du régime soviétique ni de l'idéologie communiste ; on sait par une lettre de 1947 à Karl Jaspers qu'Arendt l'a intégré plus tard au projet, qui ne concernait donc dans un premier temps que le nazisme allemand (lettre du 4 septembre 1947).

Les contenus abordés par l'ouvrage, ensuite, nécessitent pareil effort, tant est grande leur hétérogénéité. Le livre n'étant ouvert par aucune introduction générale susceptible d'en spécifier l'objet comme d'en déterminer la démarche, tout se passe comme si l'auteure précisait son objet et sa méthode à même les différents terrains d'analyse qu'elle affronte et au moment où elle les affronte. Par suite, il apparaît que, tout le temps qu'Arendt réfléchissait au projet des *Origines du totalitarisme*, elle n'a eu aucune idée préconçue du résultat exact où son investigation allait la conduire ; par là s'expliqueraient de fréquentes réorientations et réorganisations de son propos, que l'évolution du livre reflète même après sa dernière édition de 1966. La lecture continue de l'ensemble de l'ouvrage donne à penser qu'Arendt a pour dessein de déterminer historiquement les conditions de possibilité sociales, morales, politiques d'un phénomène qui ne se laisse pourtant pas réduire à elles (volumes I et II), tout en construisant par ailleurs son concept (volume III). Cette démarche rationnelle s'accompagne d'une autre dimension, toute en contrastes et moins maîtrisée, puisqu'il faut également noter combien l'ouvrage paraît dominé par l'émotion, qui s'exprime par l'emportement ou par le recours fréquent à l'ironie. Cette inflexion, deux commentateurs avisés, parmi les premiers qui ont proposé une réception de l'ouvrage, l'avaient notée : Eric Voegelin¹ et Raymond Aron² avaient en effet l'un et l'autre relevé tant la variété de contenus de l'ouvrage, son hétérogénéité fondamentale – ce qui met en question la possibilité de parler d'un *concept* de totalitarisme – que le fait que l'auteure semble en plusieurs

1 Cf. Eric Voegelin, « Les origines du totalitarisme », *Review of Politics*, janvier 1953, trad. E. Tassin in Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme*, *op. cit.*, p. 958-966.

2 Cf. Raymond Aron, « L'essence du totalitarisme », *Critique*, n° 80-1954, reproduit notamment in Raymond Aron, *Machiavel et les tyrannies modernes*, Paris, Editions de Fallois, 1993, rééd. L.G.F., p. 203-222.

passages de son livre submergée par les passions. Souscrivant à une telle suggestion de lecture, nous voulons souligner le fait que *plusieurs affects* jouent dans le texte arendtien, et que dans cet aspect réside un enjeu fondamental pour la compréhension de ce dernier.

LES TROIS VOLUMES DES *ORIGINES DU TOTALITARISME*

Les deux premiers volumes de l'ouvrage (*L'Antisémitisme et L'impérialisme*) s'inscrivent plus explicitement dans la dimension généalogique, interprétant des éléments divers issus de l'histoire moderne et contemporaine ; le troisième (*Le Totalitarisme*), d'apparence davantage sociologique, paraît viser la description idéal-typique tout à la fois du régime, de l'État et de la société totalitaires.

Le premier consiste en une interprétation-reconstitution du phénomène ancien de l'antisémitisme, qui a connu au XX^e siècle une ampleur et une intensité inouïe, mais surtout une orientation tout à fait originale sous sa forme proprement *politique*. Si l'auteure se tourne vers ce qu'on peut nommer la préhistoire du phénomène au cœur du XIX^e siècle européen, elle ne perd jamais de vue que la question de l'intégration ou assimilation des Juifs dans les différentes nations doit se concevoir en fonction de leur capacité d'action en tant que citoyens. Si bien que dans ce premier volume, on trouve l'examen critique du positionnement ambigu et maladroit des Juifs d'Europe au XIX^e siècle : ceux-ci auraient au final mal réussi leur intégration, car si du point de vue social elle fut réalisée, ils conservèrent leur originalité culturelle sans réussi à s'enraciner d'un point de vue politique ; leur intégration, indéniable socialement, n'a pas de fondement civique, d'où une grande fragilité de leur position au début du XX^e siècle. Le volume paraît sous-tendu par une certaine *colère* à l'encontre de ses coreligionnaires, qui s'exprime sous la forme d'une méchante ironie ; tel est le premier affect s'exprimant dans le livre. Cette colère recouvre l'idée qu'il existe une forme de responsabilité des Juifs dans la montée de l'antisémitisme en Europe : « parias ou parvenus », ils se sont montrés politiquement irresponsables. On comprend cette idée grâce à l'exposé du fascinant portrait de Benjamin Disraeli (chapitre 3),

et dans l'analyse de l'affaire Dreyfus, « répétition générale » à la fin du XIX^e siècle de la mise au ban des Juifs (chapitre 4).

L'Impérialisme semble le volume le plus disparate. Il est d'une part construit autour de l'interprétation de la dislocation paradoxale de l'État-nation, cette forme politique dominante dans la modernité. Ce que les historiens appellent « l'impérialisme », à savoir le mouvement d'expansion politique, économique, militaire et idéologique des nations européennes vers le reste du monde à partir du XI^e siècle, est paradoxalement engendré par des nations faibles ou en tout cas affaiblies par la trahison politique de leurs élites bourgeoises, avides de poursuivre leurs intérêts particuliers (chapitre 5). En ce sens, dans cet ouvrage qui apparaît comme le plus marxiste-léniniste qu'Arendt ait écrit, elle aurait pu reprendre à son compte le titre de Lénine : l'impérialisme est bien « le stade suprême du capitalisme ». D'autre part, ce volume travaille à établir un lien entre l'État et le racisme : la construction de la notion de racisme d'État représente un de ses enjeux théoriques majeurs. Le rôle intermédiaire de la bureaucratie apparaît ici fondamental. Arendt met en relief de quelles manières les diverses expériences coloniales (de la part de la France et de l'Angleterre, en Afrique du Sud, en Inde, en Algérie et en Égypte) ont été des terrains d'expérience où se mit en place la liaison entre État et racisme, via le travail de la bureaucratie coloniale. Le chapitre 7 souligne ainsi comment s'est constitué l'impérialisme racial, et il est marqué par l'influence d'une source majeure d'Arendt, le *Bébémotb* de Franz Neumann¹. De plus, l'auteure a l'intuition d'une contradiction importante de la pensée moderne, la pensée d'origine philosophique en particulier : la notion de droit de l'homme est envisagée dans ses limites par rapport à celle de droit des citoyens (chapitre 9). C'est dans ce chapitre que la question des apatrides est traitée de manière tout à fait originale, ce qui ouvre une perspective innovante sur le thème des rapports entre citoyenneté et nationalité. Dans ce travail se dessine d'ailleurs l'argument de l'importance cardinale de la politique pour l'existence humaine : sur la base de ce qu'on peut identifier comme l'aristotélisme politique de

1 Franz Neumann (1900-1954), sociologue et juriste, collabora avec l'École de Francfort, et, d'inspiration marxiste dans sa méthode d'analyse, contribua à mettre en valeur les aspects économiques dans la montée du national-socialisme au pouvoir en Allemagne. Voir *Bébémotb. Structure et pratique du national-socialisme*, trad. J. Dauvé et J. L. Boireau, Paris, Payot, 1978.

l'auteure voire comme son « humanisme civique », il s'agit de repenser la « vie active » et « l'action » sous l'angle de la politique éclairée par la philosophie¹. Enfin, la littérature est utilisée dans ce volume comme une source de premier ordre pour l'enquête : les ouvrages de Kipling et de Conrad, en particulier, sont présentés comme recelant des informations de grande qualité pour attester de la nature de l'impérialisme, de même que ceux de Proust dans le premier volume à propos de l'antisémitisme. L'émotion qui domine ce volume semble pouvoir être identifiée comme un sentiment de fascination pour le caractère *rétrospectivement inéluctable* de la catastrophe qui allait survenir par le biais d'une histoire pourtant fondamentalement *contingente*.

Le Totalitarisme, enfin, semble le volume le plus *centré* des trois : il prend comme thème le phénomène socio-politique du totalitarisme *en tant que société* et *en tant que régime*. Plus précisément encore, il apparaît centré sur la nature du nazisme allemand et sur la prise de pouvoir de l'État par les nazis. L'influence de Franz Neumann est considérable sur ce volume, car c'est la lecture de son *Béhémoth* qui semble avoir donné à Arendt l'idée que le phénomène totalitaire n'obéit pas à une logique univoque, et que l'État régi par ce type de pouvoir n'est pas une entité monolithique : il s'agit paradoxalement d'une polycratie pleine de contradictions (paradoxalement, car dans l'exercice de son pouvoir le régime nazi ne semble pas du tout habilité par la pluralité). Toutefois, Arendt ne reprend pas les analyses de l'économie nazie proposée par Neumann : elle se sépare ainsi des tonalités marxistes qui habitaient encore son examen du totalitarisme.

Les trois chapitres initiaux (c'est-à-dire compris dans l'édition de 1951) constituent le cœur de l'ouvrage. Ils envisagent successivement *quatre* objets, à savoir, (1) le type de *société* ou de *rapport social* qui permet au totalitarisme de s'installer (chapitre 10 : « Une société sans classes »); (2) la nature du *mouvement totalitaire*, à savoir la structure du parti (chap. 11); (3) le fonctionnement de l'*État* dominé par le parti (chap. 12, §§ 1 et 2). À ce propos, Arendt reprend et mène à son terme l'hypothèse mise en place dans le volume précédent : le totalitarisme au pouvoir sanctionne moins le triomphe de l'État qu'il ne consacre sa dissolution. Ici, l'auteur

1 Sur le rapport entre philosophie et politique chez Arendt, cf. Simona Forti, *Hannah Arendt tra filosofia e politica*, Milan, Bruno Mondadori, 2006.

reprend les conclusions de Neumann¹, et s'inspire également de l'ouvrage d'Ernst Fraenkel, *The Dual State*², qui raisonnait à partir de l'hypothèse du dédoublement de l'État par le Parti, et par là de sa corruption interne ; (4) la nature et surtout la fonction du *camp de concentration* (chap. 12, § 3 : « Domination totale »). Dans le camp, Arendt ne voit pas un *effet* du totalitarisme mais un de ses *principes*, celui qui permet en effet de mettre en œuvre cette « domination totale » qui est le caractère spécifique le rendant inouï dans toute l'histoire. Cette section du troisième volume constitue même en un sens la clef de voûte des *Origines du totalitarisme* : grâce à des pages vibrantes d'émotion, Arendt décrit le camp comme le lieu où s'effectue la transformation de l'homme en animal, sa réduction à une sorte d'espèce dégénérée ; le camp apparaît comme l'espace où se réalise ce que voudrait la domination totalitaire pour la société dans son ensemble : un lieu où « tout est possible ». Ces quatre objets correspondent à quatre lieux différents, mais sont traités sous l'angle commun d'une même opération : celle de la *massification* des individus et de toute forme de vie collective (associations, société et État).

Un examen particulier doit encore être réservé aux chapitres 13 et 14 dans l'édition complète en un volume éditée sous la direction de P. Bouretz. Le chapitre 13, « Idéologie et terreur » (ajouté en 1958, donc rédigé dans le même temps que *Condition de l'homme moderne*) est souvent cité, car il apparaît comme une synthèse du travail réalisé par l'ensemble du livre. D'une part, dans une sorte de condensé de sa recherche en termes moraux, le totalitarisme y est présenté comme correspondant à la pleine expression d'un affect, la terreur, qui en constituerait le principe moral. Arendt entreprend de convaincre son lecteur que cet affect superlatif se tient *au-delà* de la crainte que Montesquieu, auteur qu'elle cite souvent et dont elle reprend la méthode socio-psychologique, avait analysée dans *De l'Esprit des lois* comme le ressort du despotisme en matière d'action sur les mœurs³. D'ailleurs, l'émotion implicitement exprimée par Arendt et qui domine tout le troisième volume est tout à fait liée

1 Cf. Franz Neumann, *Bébémotb*, *op. cit.*, conclusion, 2, trad. française p. 436 *sq.*

2 Voir Ernst Fraenkel, *The Dual State*, New York – Londres, Oxford University Press, 1941.

3 Cf. Montesquieu, *De l'esprit des lois*, I, 9 : « Du principe du gouvernement despotique » : « Comme il faut de la vertu dans un république, et dans une monarchie de l'honneur, il faut de la crainte dans un gouvernement despotique [...] ». Pour un commentaire direct de ce passage, voir *Les Origines*, p. 822-824.

à cet affect : il s'agit d'une sorte d'effroi devant la fresque qu'elle peint, laquelle évoque certaines visions de l'Enfer et des damnés proposées par Dante dans la première partie de la *Divine Comédie*. Le fait est qu'Arendt s'appuie sur les sources les plus puissantes de la littérature des camps, et notamment sur les œuvres de David Rousset, *L'Univers concentrationnaire* et surtout *Les Jours de notre mort*, parues quelques années auparavant¹ : elle y puise de nombreux éléments de son exploration phénoménologique de la condition des prisonniers des camps de concentration, en utilisant à la matière première des réflexions de Rousset pour forger la notion de « désolation » (*loneliness*), cette « expérience d'absolue non-appartenance au monde, qui est l'une des expériences les plus radicales et les plus désespérées de l'homme² ». Fruit ultime de la terreur totale, la « désolation » est l'éthos qui correspond spécifiquement à la vie dans le camp. Celui-ci, présenté par ses effets psychologiques mais dans une démarche anthropologique plus vaste, représente le complément de la société régie par le totalitarisme, et achève de constituer ce dernier comme politique perverse.

Quant à lui, le chapitre 14, ajouté également en 1958, manifeste l'enthousiasme éprouvé par Arendt lors de la Révolution hongroise de 1956. Cet enthousiasme se fonde sur la possibilité du surgissement de la liberté à l'occasion d'événements imprévisibles. Il induit par conséquent la nécessité philosophique de (re)penser l'événement, ce à quoi l'auteure s'est employée tout au long de son œuvre ultérieure, et qui l'a conduite à entreprendre de requalifier philosophiquement la faculté de juger, comme on le voit avec le projet d'écrire une troisième partie pour *La vie de l'esprit*, intitulée « Juger ». Il atteste également de la fécondité de l'action politique non encore institutionnalisée, et du pouvoir des commencements politiques. C'est à partir de cette intuition que l'auteure construira sa réflexion sur la signification du fait révolutionnaire et sur la différence entre les Révolutions américaine et française (dans *l'Essai sur la révolution*, paru en 1963). Arendt a supprimé ce chapitre dans l'édition définitive des *Origines du totalitarisme* parue en

-
- 1 Voir David Rousset, *L'Univers concentrationnaire*, Paris, Editions de Minuit, 1965 (la première édition de l'ouvrage, écrit en août 1945 et publiée par les Editions du Pavois, fut couronnée par le prix Théophraste Renaudot obtenu en 1946) ; *Les Jours de notre mort*, Paris, Editions Ramsay, 1988 (édition originale publiée par les mêmes éditions en 1947).
 - 2 Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme*, *op. cit.*, p. 854.

1966, peut-être justement parce qu'entre 1958 et cette date, elle avait justement eu l'occasion d'approfondir le thème de la nature politique des commencements dans un volume dédié, *On Revolution*.

En conclusion de cet examen, on peut dire que les *Origines du totalitarisme* constituent un ouvrage aussi ample que composite, dans lequel s'expriment des passions apparemment mal maîtrisées, et où les emprunts (de nature variée) sont très nombreux. Cet ouvrage, très célèbre – bien au-delà du public spécialisé ou savant habituel pour ce type de livre –, mérite-t-il son succès ? Ou bien, soixante ans après sa parution originale, doit-on se résigner à affirmer qu'il a été surévalué par des lecteurs inattentifs ? Ces questions vont à présent constituer la toile de fond de notre réflexion.

PORTÉE ET VALEUR DE L'ANALYSE ARENDTIENNE DU TOTALITARISME

Ainsi qu'elle l'a écrit dans son échange avec Voegelin, Arendt a soutenu l'idée que son ouvrage ne relève pas du genre historique. En dépit de cette concession, les critiques émanant des historiens sont fondées sur la faiblesse effective de l'ouvrage en matière historique, par exemple celles qui lui reprochent de n'avoir pas inclus le fascisme dans le concept de totalitarisme : le défaut dans la documentation relativement à l'expérience italienne apparaît préjudiciable pour un ouvrage dont l'ambition dépasse très largement l'analyse des cas allemand et soviétique, et cette critique rejaillit sur la rigueur du concept même de totalitarisme¹. Il en va de même pour les critiques adressées à son analyse du stalinisme². On peut ajouter qu'il ne s'inscrit pas non plus dans le registre politologique strictement entendu. Dans ce registre, les approches du totalitarisme en termes de typologie ou menées dans le

1 Voir par exemple Emilio Gentile, « Le silence de Hannah Arendt : l'interprétation du fascisme dans *Les Origines du totalitarisme* », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2008/3 (n° 55-3), p. 11-34.

2 Voir par exemple Ina Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, trad. J. Carnaud, Paris, Gallimard, 1997, p. 61.

cadre de la théorie constitutionnelle, par exemple celles de Friedrich et Brzezinski¹, constituent en effet des synthèses d'une bien plus grande rigueur analytique.

Il est nécessaire de faire l'hypothèse que la véritable portée du projet arendtien se situe dans une autre dimension, en ce qu'il offre une double opportunité : promouvoir une théorie originale de la domination politique, et forger les conditions d'un rapport renouvelé au monde à partir d'une réflexion sur la causalité historique. Or, dans ces deux perspectives, l'auteure adosse son travail philosophique à des contenus émotionnels puissants et particuliers.

En premier lieu, comme il s'agit de représenter une « domination totale », en particulier (ou explicitement) dans le troisième volume, la question du pouvoir subit sous la plume arendtienne un traitement complexe. En effet, le rapport de domination tel qu'il est envisagé n'est pas représentable en termes simples. Il était logique, pour quelqu'un aussi formé qu'Arendt à la tradition classique, d'appréhender cette question du pouvoir par référence à la question topique de l'autorité, abordée dans les chapitres 11 (§ 2) et 12 (§ 1) des *Origines*, mais une telle inscription de la qualification du pouvoir totalitaire dans un cadre très large s'explique aussi par la conscience du caractère inouï de la domination totalitaire. Pareillement, dans l'essai « Qu'est-ce que l'autorité ? » inclus dans son livre de 1954, *Between Past and Future (La Crise de la culture)*, l'auteure complète son analyse en termes de phénoménologie de la relation de domination, en caractérisant le pouvoir totalitaire par contraste avec les régimes autoritaire et tyrannique : métaphoriquement, c'est l'image de l'oignon qui convient le mieux pour appréhender la relation de domination totalitaire, car sa structure en pellicules concentriquement organisées se situe aux antipodes de la forme pyramidale typique de la forme classique de la domination². Le sentiment de la déshérence des modèles classiques et codifiés de la relation de pouvoir se comprend en fonction d'un double effort : d'abord, *concevoir des images appropriées* à la domination totalitaire, ensuite évaluer les conséquences *psychologiques*

1 Cf. Carl J. Friedrich et Zbigniew Brzezinski, *Totalitarian Dictatorship and Autocracy*, Harvard University Press, Cambridge, 1956, rééd. 1965. Voir également Raymond Aron, *Démocratie et totalitarisme*, Paris, Gallimard, 1965.

2 Cf. Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, trad. sous la dir. de P. Lévy, Paris, Gallimard, 1989, p. 130-133.

plutôt que sociologiques de l'installation dans l'Allemagne nazie et la Russie soviétique d'un rapport de pouvoir inouï. C'est pourquoi la réflexion sur la domination totalitaire induit la reprise dans les termes d'une phénoménologie de la société les intuitions que d'autres avaient eues (Neumann, Fraenkel), notamment celle que l'organisation du Parti et de l'État correspond à une « structure molle », au sein de laquelle le lieu du pouvoir est mobile¹. Dans l'interprétation arendtienne de la société sous domination totalitaire, toute la structure obéit à un mouvement généralisé, qui rend ce lieu difficilement assignable. Il convient de surcroît d'inclure une séparation de principe entre les centres apparent et réel du pouvoir, et cela sur le fond de l'abolition des critères ordinaires de la normalité des relations humaines. Et l'instabilité étant la règle paradoxale d'une structure dont on pouvait croire qu'elle était rigide, il en ressort que le sentiment régissant la société sous domination totalitaire est une inextinguible inquiétude, aux antipodes des affirmations du régime qui se veut rassurant.

Le lien entre autoritarisme et totalitarisme révèle à la fois l'originalité et la fécondité du travail théorique d'Arendt : à l'instar d'autres auteurs avant elle, celle-ci a eu l'intuition que s'était mise en place dans les années 1930 une forme de domination charismatique inouïe, et son entreprise théorique vise à traduire en termes phénoménologiques ce que d'autres avaient proposé en termes littéraires ou en psychanalytiques. On pourrait par exemple mentionner certaines œuvres contemporaines de Thomas Mann et de Bertolt Brecht ; le premier, dont la nouvelle *Mario et le magicien*, parue en 1930, campait les effets dirimants produits par l'emprise d'un prestidigitateur sur la petite société d'une ville de la Riviera, proposait une méditation sur les relations entre les séductions de l'occultisme, la domination charismatique et les effets de l'hypnose² ; avec *La résistible ascension d'Arturo Ui*, drame composé en 1941, le second mit en lumière dans une société en voie de dislocation les liens entre les intérêts des capitalistes et la montée de l'emprise des truands³. D'autres inventions théoriques peuvent être évoquées afin de saisir le plan sur lequel se déploie l'intention d'Arendt : ainsi, celle de Freud avec l'article de 1921 : « Psychologie des foules et analyse du moi », où le psychanalyste réfléchit sur les effets

1 Cf. Arendt, *Les Origines du totalitarisme*, *op. cit.*, chapitre XII, p. 729-740.

2 Cf. Thomas Mann, *Mario et le magicien*, trad. A. Gailliard, Paris, Flammarion, 1983.

3 Cf. Bertolt Brecht, *La Résistible Ascension d'Arturo Ui*, trad. A. Jacob, Paris, L'Arche, 2006.

d'hypnose possibles sur une foule massifiée, en incluant de plus la dimension « érotique » qui préside aux relations entre le leader et la foule¹ ; ou encore celle de Wilhelm Reich, dans *La psychologie de masse du fascisme* (écrit entre 1930 et 33, publié en anglais en 1946), où l'auteur, afin de comprendre la domination fasciste, s'appuie sur l'analyse de l'éducation allemande comme répressive des passions². Thomas Mann, Brecht, Freud et Reich, autant d'auteurs qui s'inscrivent dans la voie ouverte par la *Psychologie des foules* de Gustave Le Bon (1895), auteur dont la lecture stimule l'imagination qui figure lui-même dans la bibliographie du *Totalitarisme*³.

En second lieu, avec son entreprise de constitution du concept de totalitarisme, Arendt affronte la question de la causalité historique. Si son écriture laisse filtrer un certain sentiment d'accablement vis-à-vis des événements qui se sont enchaînés en Europe depuis le milieu du XIX^e siècle, sa thèse vise à démontrer qu'il ne saurait y avoir, pour aucune science historique, de *déduction possible* du totalitarisme. Ainsi se justifie, sur le plan de méthodologique, la grande variété des éléments qu'elle convoque pour rendre compte de l'émergence du phénomène ; de même s'explique le troublant contraste entre le caractère contingent des conditions de la catastrophe européenne et leur résultat, qui apparaît inéluctable et terrible. Voegelin avait eu une intuition majeure en convoquant à ce propos la figure de Thucydide⁴. Derrière l'enquête généalogique que constitue *Les Origines du totalitarisme* se profile par conséquent la tentative d'envisager le problème du déterminisme du point de vue de la philosophie sociale et politique. Cette orientation se redouble d'une dimension originale, dont les éléments apparaissent clairement dans un texte intitulé « Compréhension et politique » daté de 1953 et dont se dégage une forte tonalité phénoménologique⁵. Arendt

1 Cf. Sigmund Freud, « Psychologie des foules et analyse du moi », in *Essais de psychanalyse*, trad. P. Cotet, A. Bourguignon, J. Altonnian, O. Bourguignon et A. Rauzy, Paris, Payot, 1981, p. 123-217.

2 Wilhelm Reich, *La Psychologie de masse du fascisme*, trad. P. Kamnitzer, Paris, Payot, 1972.

3 *Les Origines du totalitarisme*, *op. cit.*, p. 625.

4 Cf. Voegelin, « Les origines du totalitarisme », *op. cit.*, p. 961 : « La manière dont l'auteur relie les événements mouvants actuels jusqu'à leur origine, dans la concentration de l'État-nation, évoque le souvenir lointain de la splendide manière dont Thucydide avait lui-même relié le mouvement catastrophique de son temps, depuis la grande *kinesis*, jusqu'à ses origines, dans l'émergence de la *polis* athénienne après les guerres médiques ».

5 Cf. Hannah Arendt, « Compréhension et politique », in Hannah Arendt, *La nature du totalitarisme*, trad. M. I. Brudny-de Launay, Paris, Payot & Rivages, 2006, p. 33-53.

y explique que sa démarche à l'égard du phénomène totalitaire se veut compréhensive et non explicative ; or, vis-à-vis « d'une réalité qui a ruiné nos catégories de pensée et nos critères de jugement », la compréhension représente aussi bien une tâche d'une difficulté inouïe qu'une œuvre absolument salutaire. En effet, « la compréhension [...] est une activité sans fin qui nous permet, grâce à des modifications et à des ajustements continuels, de composer avec la réalité, de nous réconcilier avec elle, et de nous efforcer de nous sentir chez nous dans le monde¹ ». Le travail de compréhension du totalitarisme relève donc moins de la connaissance étimologique de l'historien ou de celle, théorique, du politiste, que de l'approche psychologique et morale d'une démarche permettant, malgré l'accablement du « fardeau de notre temps² », de se donner des moyens de saisir adéquatement les conditions éthiques de la grande crise, aussi bien que de renouer avec la possibilité même d'un jugement philosophique. Or, les deux perspectives de recherche qui s'ouvrent ici ont elles-mêmes part liée avec la dimension affective : d'une part, il s'agit de comprendre avec une grande proximité d'affect « la perte de la capacité à agir politiquement » et « l'emprise croissante du non-sens et la ruine du sens commun³ » – en vue d'une telle forme de connaissance, l'imagination, faculté mise en avant par la philosophe, permet de s'approcher le plus possible des souffrances endurées dans les camps⁴ ; de l'autre, la voie paraît ouverte pour une entreprise généalogique de plus grande ampleur, nourrie par des catégories de jugement renouvelées – et celle-ci n'est possible que moyennant une forme d'acceptation ou d'amour du monde, et avec au cœur un espoir en la faculté de « commencement » des humains⁵.

1 *Ibid.*, p. 33.

2 Cette expression renvoie au titre que l'éditeur américain des *Origines du totalitarisme* avait initialement conçu pour l'ouvrage.

3 Hannah Arendt, « Compréhension et politique », *op. cit.*, p. 45.

4 Sur un tel emploi de l'imagination : *Les Origines ...*, p. 787-788 et « Compréhension et politique », p. 53.

5 Cf. le dernier paragraphe du chapitre 13 des *Origines du totalitarisme*, notamment ces mots : « Mais aussi demeure cette vérité que chaque fin dans l'histoire contient nécessairement un nouveau commencement ; ce commencement est la promesse, le seul "message" que la fin puisse jamais donner. Le commencement, avant de devenir un événement historique, est la suprême capacité de l'homme ; politiquement, il est identique à la liberté de l'homme », p. 837.

CONCLUSION

Il est toujours délicat de porter un jugement sur une œuvre que la postérité a consacrée en lui accordant la valeur de symbole dans le traitement d'une question. Tel semble le destin dévolu aux *Origines du totalitarisme*, ouvrage qui fut et qui demeure aujourd'hui cité bien au-delà de ce qui constitue stricto sensu sa pertinence descriptive, autrement dit sa valeur en termes analytiques. Pour autant, la déception éprouvée par l'historien et par le politiste se trouve en quelque sorte contrebalancée par les perspectives offertes par l'ouvrage du point de vue philosophique, et, derrière leurs rudes et légitimes critiques, sa valeur se trouve comme rehaussée par l'intérêt qu'y trouve aujourd'hui encore le philosophe. Ceux-ci ont souvent objecté ce qui leur apparaît comme le caractère essentialisé du totalitarisme, tandis que celui-là est encore à même de s'inspirer de l'esprit même du projet arendtien.

On pourrait dire également que, si l'on prend les choses par cet aspect, la difficulté semble se déplacer : la limite de l'ouvrage tient peut-être à ceci que tout se passe avec les *Origines du totalitarisme* comme si, par son travail philosophique, Arendt avait trop demandé à un concept de totalitarisme qui renvoie à des réalités historiques et à des nuances politiques d'une effarante complexité. La constitution généalogique du concept (dans les deux premiers volumes), de même que sa construction idéal-typique (dans le dernier) recouvrent en effet un surinvestissement dus aux attentes considérables de l'auteure, qui a trouvé dans sa longue enquête des moyens de reprendre le travail philosophique. Or, c'est un avantage offert par l'examen rétrospectif de l'œuvre que de pouvoir supputer a posteriori le potentiel séminal d'un ouvrage. Et précisément, le mouvement général de l'œuvre arendtienne semble attester de ceci que l'auteure a trouvé dans le patient montage du concept de totalitarisme plusieurs ressources différentes.

D'abord, la première traversée représentée par les *Origines du totalitarisme* constitue en quelque sorte un essai préliminaire pour l'enquête généalogique « au long cours » développée dans *The Human Condition*, ouvrage dans lequel le problème du surgissement du phénomène totalitaire est comme résorbé dans l'analyse de l'inflexion moderne de *l'agir*

au *faire*. Selon cette enquête au plus vaste rayon d'action, la catastrophe du XX^e siècle aurait des causes cachées lointaines qui se confondent avec une lente dégradation du « sens commun », dans laquelle les élaborations doctrinales diverses de Hobbes, de Locke, de Smith et de Marx apparaissent comme des effets et comme des causes. Ensuite, ainsi que nous l'avons suggéré plus haut, plusieurs analyses particulières de l'ouvrage sur le totalitarisme font apparaître la nécessité de repenser l'action politique entendue comme « agir collectif » par lequel une communauté forge le sens commun qui justifie l'existence du fait humain : pour une auteure telle qu'Arendt (et telle est la signification de son « humanisme civique »), la politique – même dans ses aspects les plus pragmatiques – se voit toujours appréhendée dans la perspective de l'anthropologie philosophique. *Les Origines du totalitarisme* a de la sorte fécondé les ouvrages dans lesquels l'auteure entreprit de retrouver le sens de l'action collective, tels que *l'Essai sur la Révolution*, ou *Du mensonge à la violence*. Indirectement, *Les Origines du totalitarisme* ouvre de ce fait la voie en direction d'une évaluation philosophique de la société démocratique, ainsi que l'avait bien compris Claude Lefort¹.

Ainsi, en dépit de son étrangeté et malgré ses limites, la constitution arendtienne du totalitarisme représente une contribution majeure à la philosophie politique contemporaine, en ce que l'ouvrage apparaît à la fois comme une modélisation phénoménologique de la domination contemporaine, comme une incitation à réfléchir le sens politique de l'existence humaine, et, peut-être mieux encore, comme un bilan de civilisation stimulé par le biais original d'émotions que l'auteure s'emploie à exprimer pour son lecteur.

Thierry MÉNISSIER
 Université Grenoble 2
 EA 3699 « Philosophie, Langages
 & Cognition »

1 Voir notamment Claude Lefort, « Le concept de totalitarisme », conférence faite à Zurich, in Claude Lefort, *Le Temps présent. Ecrits 1945-2005*, Paris, Belin, p. 890 : « Que le phénomène totalitaire soit sans précédent, comme le note Arendt, ne devrait pas nous faire oublier que le phénomène démocratique, moderne, est lui-même sans précédent. »